

ON N'EST PAS LES PREMIERS À PRENDRE SOIN DES AUTRES

On pense parfois que nos lointains ancêtres, occupés à survivre dans un environnement hostile, étaient violents à l'égard des plus faibles, ou que l'altruisme et l'empathie sont des vertus contemporaines. L'archéologie nuance cette vision simpliste. En interprétant les indices matériels, les chercheurs parviennent à reconstituer certaines actions et intentions des hommes du passé : grâce à eux, nous savons que la compassion ne date pas d'hier. La volonté de réparer, de soulager, d'aider les blessés, les malades ou les handicapés est très ancienne. La prise en charge de la vulnérabilité, qu'elle soit sociale, spirituelle ou médicale est constitutive des sociétés humaines.

I
UN ENFANT DIFFÉRENT
IL Y A 100 000 ANS

III
DE TRÈS VIEUX TRÉPANÉS
IL Y A 5 000 ANS

V
OPHTALMOLOGIE ANTIQUE
IL Y A 1 900 ANS

II
CHIRURGIE D'URGENCE AU SILEX
IL Y A 7 000 ANS

IV
UNE PROTHÈSE GALLOISE
IL Y A 2 200 ANS

VI
AVEC L'AIDE DES DIEUX
IL Y A 1 800 ANS

VOUS ÊTES ICI

PALÉOLITHIQUE — IL Y A 100 000 ANS — QAFZEH, ISRAËL

I UN ENFANT DIFFÉRENT

Les archéologues l'appellent Q11. Son squelette a été retrouvé au Moyen-Orient, dans l'une des plus anciennes sépultures connues, datant d'il y a 100 000 ans. Il avait une douzaine d'années, le regard un peu vagabond, des gestes maladroitement et un cerveau peu développé, car il avait subi dans sa petite enfance un traumatisme crânien dont on a relevé la trace. Parmi les quinze individus découverts dans la grotte de Qafzeh, en Israël, il est le seul à avoir reçu une offrande : des bois de cerf placés entre ses mains. A-t-on voulu l'honorer ? l'accompagner dans la mort ? On peut le supposer. À l'évidence, cet enfant différent, qui vivait il y a si longtemps, a reçu de la part de son groupe un traitement singulier.



Moulage de la sépulture de l'enfant Q11, découverte dans la grotte de Qafzeh, en Israël, en 1969. Les bois d'un cerf ont été déposés près de son cou, entre ses mains ramenées sur sa poitrine. © The Israel Museum, Jérusalem



HANDICAP, UNE QUESTION DE POINT DE VUE

La perception de ce que nous nommons le handicap varie selon les groupes humains : il peut être ignoré, dissimulé, stigmatisé ou honoré. Des communautés du passé et des sociétés contemporaines éloignées de la nôtre considèrent certaines personnes handicapées comme les représentants du divin et leur accordent un rôle social important. À l'inverse, on entend souvent par handicap une déficience, entraînant des incapacités et des désavantages sociaux. Comment cela s'explique-t-il ?

NÉOLITHIQUE — IL Y A 7 000 ANS — BUTHIERS-BOULANCCOURT, FRANCE

II CHIRURGIE D'URGENCE AU SILEX

Sans avant-bras gauche : c'est ainsi que les archéologues ont découvert le squelette d'un homme âgé ayant vécu au Néolithique. Ils constatent que l'os a été soigneusement coupé et ils observent sa cicatrisation. L'individu a donc survécu à une amputation... au silex ! Les chercheurs pensent qu'on lui a sauvé la vie en l'opérant d'urgence pour couper net son bras déjà partiellement arraché et prévenir ainsi la gangrène. Sa survie prouve l'existence d'une forme très précoce de chirurgie. Pour cet homme, la mutilation n'a pas été source d'exclusion. On sait au contraire qu'il était respecté, car on a retrouvé près de lui des objets considérés alors comme prestigieux : une hache en schiste et un grand pic en silex.



Sépulture de l'« amputé de Buthiers-Boulancourt », en Seine-et-Marne, découverte en 2005. On reconnaît l'os amputé de son bras gauche 1, et les offrandes exceptionnelles posées dans sa sépulture : la hache en schiste 2, le pic en silex 3 et les ossements d'un petit animal, peut-être un chevreau, à ses pieds 4. © Inrap

UNE RÉUSSITE COLLECTIVE

L'amputation au silex est un exploit impressionnant ; non seulement la communauté disposait d'habiles chirurgiens, mais elle était capable de s'organiser collectivement pour ce type d'urgences. En effet, la survie du patient a dû exiger l'intervention de plusieurs personnes : un spécialiste des plantes, pour l'endormir et soulager sa douleur, quelqu'un pour le nourrir... Le groupe s'est organisé pour le soigner au quotidien et l'assister sur le long terme.



NÉOLITHIQUE — IL Y A 5 000 ANS UN GRAND NOMBRE DE SITES, FRANCE

III DE TRÈS VIEUX TRÉPANÉS

Pour les archéologues, retrouver un crâne humain perforé n'est pas exceptionnel. Il s'agit même de découvertes assez fréquentes. Il a donc bien fallu se rendre à l'évidence : au Néolithique, les trépanations étaient répandues et bien maîtrisées. Les cicatrisations que l'on observe sur la plupart des crânes opérés prouvent même que les patients ont parfois survécu des années à l'intervention. Les praticiens, qui opéraient au silex, connaissaient donc déjà très bien l'anatomie du crâne, ainsi que son cerveau et le système vasculaire qui l'alimente. Quelles pouvaient être les raisons de ces nombreuses interventions délicates et risquées ? Que cherchait-on à soigner ? Certains spécialistes pensent à des maladies neurologiques, d'autres à des migraines, des problèmes de vue, des crises d'épilepsies, des maladies mentales...



Crâne trépané découvert en 1815 à Nogent-sur-Seine. La parfaite cicatrisation du bord du trou prouve que l'individu, un homme dans la trentaine, a survécu. Il est daté de 4 500 à 5 000 ans. © Jean-Christophe Domenech, MNHN

ACTE MÉDICAL OU ACTE SYMBOLIQUE ?

Comment interpréter ces traces ? Sont-elles forcément liées à un acte médical ? À l'image de certaines médecines non occidentales contemporaines, il pourrait s'agir de gestes thérapeutiques symboliques, visant par une ouverture à laisser échapper le mal dont souffrait le patient. Selon les cultures et les époques, les sociétés humaines identifient l'origine, la localisation et le traitement des maladies de façons différentes, parfois radicalement opposées.



LE PRÉSENT VIEN DE LOIN

Nous sommes les héritiers de plusieurs millions d'années d'histoire. L'archéologie, qui étudie les traces matérielles laissées par les hommes depuis leur apparition sur la planète, est là pour nous le rappeler.

Vivre en société, se nourrir, soigner ses semblables, aménager le territoire... nous partageons de nombreuses préoccupations avec les humains qui nous ont précédés. Comme eux, nous sommes confrontés à la nécessité de nous adapter, d'inventer, d'interagir.

Connaître notre passé, par les documents comme le fait l'histoire, ou par les vestiges comme le fait l'archéologie, nous donne la chance de nous reconnaître en tant qu'hommes et en tant qu'espèce, d'opérer des choix conscients et durables. Pour cela, étudier les traces du passé que recèlent nos sols est un enjeu majeur. L'archéologie préventive intervient à chaque fois que des travaux d'aménagement risqueraient de détruire leur précieux contenu, et permet de le sauvegarder en l'étudiant.

ARCHÉOCAPSULE : UNE COLLECTION THÉMATIQUE AUTOUR DE L'ARCHÉOLOGIE

Ce dispositif d'exposition itinérante aborde une question contemporaine au travers de l'archéologie : santé, migrations, aménagement du territoire, esclavage, alimentation, le monde des morts, élites et pouvoir, habitat, climats et paysages...

L'INRAP

L'Institut national de recherches archéologiques préventives est un établissement public placé sous la tutelle des ministères de la Culture et de la Recherche. Il assure la détection et l'étude du patrimoine archéologique en amont des travaux d'aménagement du territoire. Il réalise chaque année quelque 1 800 diagnostics archéologiques et plus de 200 fouilles pour le compte des aménageurs privés et publics, en France métropolitaine et outre-mer. Ses missions s'étendent à l'analyse et à l'interprétation scientifiques des données de fouille ainsi qu'à la diffusion de la connaissance archéologique. Ses 2 200 agents, répartis dans 8 directions régionales et interrégionales, 42 centres de recherche et un siège à Paris, en font le plus grand opérateur de recherche archéologique européen.

Archéocapsule N°2 :
Archéologie de la santé

Direction de projet
Alessia Bonannini,
Thérèse Duverny,
Inrap

Conseil scientifique
Dominique Garcia,
Hervé Guy,
Séverine Hurard,
Patrick Pion,
Inrap

Archéologue référent
sur la thématique
Valérie Delattre,
Inrap

Conception rédaction
Claire Henneguez,
Clémence Mergy,
Bureau Oblique

Design
David Lebreton

Graphisme
Travaux-Pratiques

Illustrations
Antonin Bertrand

Inrap⁺

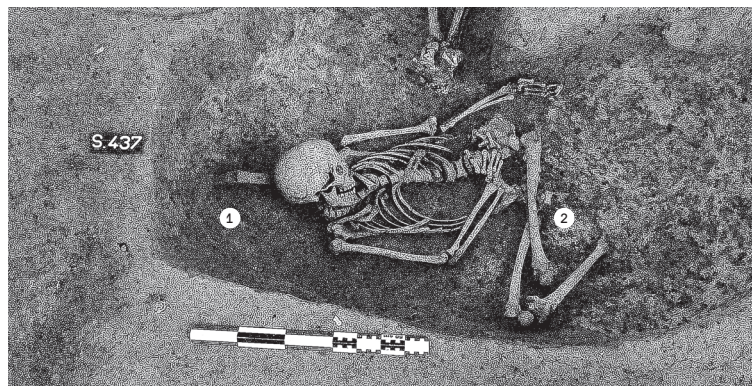
Institut national de recherches archéologiques préventives

inrap.fr

ÂGE DU FER — IL Y A 2 200 ANS — BOBIGNY, FRANCE

UNE PROTHÈSE GALLOISE

Une étrange posture, des os visiblement malades et quelques morceaux de métal : voilà les indices qui permettent aux archéologues de restituer l'histoire de la « dame de Bobigny ». Cette Gauloise, morte à un âge avancé, souffrait d'une douloureuse maladie, incurable et évolutive, affectant les os et les muscles. Elle ne pouvait ni marcher ni se tenir droite. Telle une prothèse faisant partie intégrante de sa personne, un appareillage en bois et métal, garni de foin, l'accompagnait dans sa sépulture. Qu'il ait été une sorte de corset pour la soutenir ou de corbeille pour la transporter – les deux hypothèses sont admises –, le dispositif orthopédique a été fabriqué pour elle, sur mesure.



Sépulture de la « dame de Bobigny », en Seine-Saint-Denis, découverte en 2008. Elle a été enterrée dans la posture figée et repliée que sa maladie lui imposait. Deux fragments métalliques, l'un près de la tête ①, l'autre près de la jambe ②, sont ce qui reste de son appareillage. © Cyrille Le Forestier, Inrap



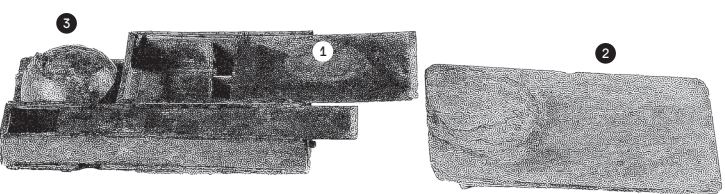
LE CORPS AUGMENTÉ

« Guérir parfois, soulager, toujours » : tel était le credo d'Averroès, médecin arabe du XII^e siècle. Appareiller pour compléter, rectifier, embellir, soulager les corps abîmés lorsqu'on ne peut pas les soigner est à la fois un acte médical et un geste de solidarité, qui rend à la personne sa dignité et son autonomie. Nous en connaissons des exemples très anciens et dans de nombreuses cultures, des Mayas aux Égyptiens.

ANTIQUITÉ — IL Y A 1 900 ANS — UN GRAND NOMBRE DE SITES, FRANCE

OPHTALMOLOGIE ANTIQUE

En Gaule romaine, l'ophtalmologie était une spécialité : les fouilles archéologiques en livrent régulièrement des indices. Les « oculistes » savaient déjà opérer la cataracte et connaissaient de très nombreux remèdes pour soigner les affections oculaires. À l'époque, les collyres, conditionnés sous forme de petits pains secs, étaient dilués avant application. Dessus, à l'aide d'une pierre gravée qu'on appelle « cachet », le praticien imprimait directement son nom, la composition et l'indication de la préparation. Ces médecins spécialistes disposaient aussi de coffrets qui leur permettaient une pratique itinérante.



Coffret en bronze d'oculiste gallo-romain (I^{er} - II^e siècle), mis au jour en 2012 en Picardie. L'objet, ingénieux, est adapté à une pratique itinérante : le médecin rangeait les petits pains de collyre et les instruments dans les compartiments métalliques à couvercles coulissants ①, broyait les matières sur la pierre intégrée et escamotable ②, et enfin les diluait dans la coupelle en retournant le coffret ③, avant d'appliquer le mélange sur les yeux de son patient. © François Perrodin



SOIGNER LE CORPS PAR L'ESPRIT ?

Dans la culture occidentale, l'approche scientifique du corps invoque une thérapie essentiellement médicale en cas de maladie. Pourtant, l'idée que le corps et l'esprit forment un tout et que les deux doivent être pris en compte dans un processus de guérison est très ancienne et encore admise aujourd'hui dans de nombreuses cultures. Croire aide-t-il à guérir ?

ANTIQUITÉ — IL Y A 1 800 ANS — UN GRAND NOMBRE DE SITES, FRANCE

AVEC L'AIDE DES DIEUX

Il n'est pas rare que les archéologues trouvent sur les sites de temples antiques des objets représentant des parties de corps humains. Ce sont des ex-voto, ce qui signifie en latin « en conséquence d'un vœu ». En les déposant dans les aires sacrées, les Gallo-Romains s'assuraient l'aide de dieux pour soulager et combattre leurs maux, ou pour les remercier d'une guérison. Les hommes et les femmes d'alors considéraient que les offrandes et les vœux étaient thérapeutiques, au même titre que les traitements médicamenteux ou les actes chirurgicaux.



Plaquette en bronze figurant des yeux, retrouvée dans le sanctuaire des Sources de la Seine près de Dijon. Elle y avait été déposée comme offrande en référence à un problème ophtalmologique. Les fouilles archéologiques de ce site ont livré près de 1 000 ex-voto : jambes, pieds, bras, mains, têtes, bustes, poumons, cœurs... tous datés entre le I^{er} et la fin du III^e siècle de notre ère. © François Perrodin



ORGANISER LA PRATIQUE MÉDICALE

Bien que liée à la religion, la médecine antique ne s'exerce pas que dans les temples, mais aussi dans des cabinets privés ou des dispensaires, sur des bases de plus en plus pointues de connaissances anatomiques et scientifiques. Émerge alors la figure du médecin public, payé par la ville : dès lors, faut-il penser que la santé est reconnue comme bien public dont les frais et la logistique sont pris en charge par une administration centrale au bénéfice du citoyen ?

L'INSTITUT NATIONAL DE RECHERCHES
ARCHÉOLOGIQUES PRÉVENTIVES
PRÉSENTE

ARCHÉOCAPSULE N°2

Inrap⁺

ARCHÉOLOGIE DE LA SANTÉ